

Georg von Lukács



*Les nouvelles de
Pontoppidan.*

(1912)

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Qui se souvient d'Henrik Pontoppidan (1857-1943) écrivain réaliste danois, auteur de nombreux romans, qui fut pourtant Prix Nobel de littérature en 1917 pour « ses descriptions authentiques de la vie de tous les jours au Danemark. ».

Le texte que nous présentons est un article paru dans *Esztétikai kultúra* [1912], pp. 88-91, que nous traduisons depuis la version allemande établie par Agnès Relle et Julia Bendl.

Il s'agit ne s'agit pas à proprement parler d'une recension du recueil de nouvelles, que Lukács a lu en allemand, intitulé *Der Teufel am Herd* [Le diable aux fourneaux], Jena, Diederichs, 1910, et qui comporte les nouvelles suivantes :

- Der königliche Gast [Le visiteur royal]. *
- Thora van Deken
- Bürgermeister Hoeck und Frau [Le Bourgmestre Hoeck et sa Femme]. *
- Das große Gespenst [le grand fantôme].
- Das hohe Lied [Le Cantique des Cantiques].

* Il existe des traductions françaises de ces deux nouvelles dans le recueil *Le Visiteur royal et autres nouvelles*, trad. Marguerite Gay, Paris, Albin Michel, 1990.

L'article de Lukács ne comporte en effet aucune référence au contenu des nouvelles et n'en cite aucun passage. Il s'agit plutôt d'une réflexion de haute teneur philosophique sur la forme, où l'on voit poindre l'idée fondamentale de Lukács de l'unité dialectique de la forme et du fond, idée selon laquelle « la forme esthétique originelle, proprement dite, est toujours la forme *d'un contenu défini* ».

Les nouvelles de Pontoppidan.

La raison du grand effet réjouissant et de ces nouvelles est la suivante : leur auteur est un homme.¹ Certes, notre confiance dans des effets « humains » de ce genre a diminué, et à juste titre, car souvent des futilités sympathiques ont abusé du dégoût qui nous envahit à cause de bricolages nuancés infructueux, de kitsch d'humeur ou de prostitution d'expérience. Et cette simple « humanité », aujourd'hui dirigée contre l'esthète, n'est en rien supérieure haute ni en aucune façon plus précieuse que cela. L'esthète n'est qu'un philologue de son moi intérieur, l'artiste « humain » son chroniqueur. Mais tous deux se trouvent dans une relation non libre avec les expériences détaillées de leur moi empirique, qui ne nous intéressent absolument pas. Il est tout à fait indifférent que ce manque de liberté réside chez l'un dans la méticulosité d'un philologue ou chez l'autre dans le caractère consciencieux du père de famille qui consigne soigneusement chaque événement, si petit soit-il, dans la Bible familiale. Seul s'est élevé au-dessus de l'esthétisme celui qui a préservé sa personne et son œuvre de la noyade dans les expériences vécues, dont les contenus vitaux se sont inscrits complètement et entièrement dans les catégories éternelles des formes et se sont ainsi perfectionnées et libérées en devenant indépendant de la « personnalité » du créateur.

Si on le regarde de l'extérieur, le recueil de nouvelles de Pontoppidan est lui-aussi totalement personnel. La dernière nouvelle se termine même par l'expression purement lyrique d'une humeur combative : par l'humeur combattante contre la passion romantique. Chaque page de ce livre entièrement nordique et protestant est une attaque dure et violente contre les instincts débridés, une attaque contre toute passion sensuelle ou spiritualité élevée au rang de fin en soi. Pour mener à bien cette

¹ *Ein Mann* (masculin) et pas *ein Mensch* (un être humain).

lutte, Pontoppidan a dû créer dans ces nouvelles des personnages aux vies intérieures plus différenciées, dont les tragédies se décident par des mots à moitié compris, par des gestes à peine remarqués. Des gens incompris à l'âme brisée, qu'il a dû rendre perceptibles à tous nos sens afin que nous puissions ressentir l'atmosphère qui les entourait. Cette atmosphère est cependant saisie dans le tracé pur et dur d'un style narratif ancien. Ces âmes ne manifestent que la puissance sensuelle de leurs paroles et de leur mouvement, car Pontoppidan n'utilise que les anciens et grands moyens de figuration de la nouvelle, mais il n'est en aucun cas un artiste qui les adopte comme des formes toutes faites. Avec sa masculinité dure, il correspond en tant que type aux anciens conteurs. Lui aussi passe par le même processus de la forme, depuis la vision d'une anecdote qui définit l'essence d'une personne jusqu'à sa narration objective, sensible et néanmoins moralisatrice. Pontoppidan a ainsi créé dans ses œuvres quelque chose d'analogue aux anciens, mais rempli partout de notre contenu.

Dans la nouvelle, il y a toujours eu quelque chose d'allégorique, quelque chose d'intéressant et d'instructif à la fois, purement sensuel et pourtant moralisateur. La seule particularité de ses événements n'aurait pas justifié son récit. Pourtant la vieille morale avait un jeu facile : elle s'appuyait sur les actions simples de gens simples. De cette manière, l'allégorie pouvait rester pure, car la puissance sensuelle de l'anecdote et l'absolu de son enseignement moral pouvaient coexister sans démarcation entre eux (pensons aux *Gesta Romanorum*).² Aujourd'hui, les deux sont mélangés. La perceptibilité des

² *Gesta Romanorum* [Les Actes des Romains], recueil rassemblant anecdotes et contes rédigés en latin, probablement compilé vers la fin du XIII^{ème} siècle ou au début du XIV^{ème}. Le recueil a un double intérêt, littéraire d'abord, comme étant l'un des livres les plus populaires de l'époque, puis pour avoir servi de source, directement ou indirectement, pour la littérature ultérieure

événements fut absorbée par la fine analyse de la forme raffinée de la vie, et la morale devint un scepticisme lâche et torve. Le retour à une séparation pure ne serait possible que de manière archaïque. Mais il ne faudrait alors pas seulement simplifier les gens jusqu'à une primitivité et une unilatéralité caricaturales, mais la morale, devenue de la même manière simple et sans passion, serait uniquement un ajout artistique. La nécessité de combiner l'évaluation humaine et morale et le simple récit des événements est le grand danger de la forme de la nouvelle. Mais c'est précisément pour cette raison qu'il pourrait aussi signifier la possibilité de son intensification, de son enrichissement : que son allégorie devient symbolique et que sa figuration de l'être humain englobe l'âme. Pontoppidan a parcouru cette route. Dans ses nouvelles, il y a toujours un observateur qui vit les tragédies psychologiques de ses héros ; il y a un spectateur intéressé et non averti pour qui toute spiritualité se dissout en images saisies avec une sensibilité aiguë. Et après chaque image, il lui vient obligatoirement un jugement sur ce qui s'est passé et sur ses causes, mais tout ce qui suit ne fait que prouver le caractère hâtif et hasardeux de ses conclusions. Et cette fluctuation hésitante des jugements, qui suit le changement constant des situations à fort impact, donne une impression beaucoup plus profonde de la complexité de la psyché humaine que l'analyse la plus subtile. Car cela montre toujours les motifs apparemment justes, et effadie par-là, l'irrationalité ultime, inexplicable et mystique de l'âme. La morale, ma théorie ne montre que le fin mot, l'évaluation finale, une fois tous les voiles tombés. Cela aussi est fait d'une manière très sensible, mais – c'est rempli de toute la suspicion et du doute sur la morale dogmatique d'aujourd'hui – cela reste néanmoins clair, sans ambiguïté et sans équivoque.

La forme est un moyen d'expression spécifiquement masculin (les femmes et les hommes « élus » ont, au mieux, une

technique, et malheureusement toujours des révélations intéressantes sur eux-mêmes). C'est pourquoi des époques où la masculinité n'est pas une valeur centrale ne peuvent jamais atteindre la forme pure, elles vont même en effet douter que la forme en général ait une réalité propre, affirmant qu'il ne s'agit que d'un caprice dogmatique de théoriciens obstinés. Une personne comme Pontoppidan réfute de tels doutes par sa simple apparence. C'est comme s'il ne se souciait pas du tout de la forme, et pourtant il parvient à la forme éternelle et sans problème en communiquant ce qu'il a à dire d'une manière virile, simple sans fioritures. Et nous sentons, pleins de joie, que les formes surgissent à nouveau dans chaque expression authentique d'un homme authentique, et font merveilleusement savoir que toutes les formes ainsi créées sont semblables les unes aux autres, et que chacune d'elles est ornée de la même cuirasse de lois, protectrice et unificatrice.